

Conversation

Grégoire Prangé - Marine Provost - Romaric Ledroit

Chère Marine, Cher Grégoire,

Grégoire, je souhaite encore vous remercier d'avoir accepté de réaliser cet échange avec Marine et moi-même.

Marine, je te remercie énormément d'avoir accepté le projet d'exposer dans la galerie dans laquelle je travaille.

Un an auparavant, alors étudiant en Master 2, élaborant mon mémoire, et exerçant un stage de conseiller en achat d'art avec Florence Cocozza, je fis la connaissance de Marine. Florence Cocozza avait pour ambition de réaliser une exposition au sein de son domicile de deux artistes, Quentin Lefranc et donc Marine Provost. C'est à cette occasion que j'ai pu rencontrer Marine. Tout de suite, j'ai pu percevoir la gentillesse naturelle et l'intelligence de Marine.

Travaillant pour mon mémoire sur un duo d'artistes, Dias & Riedweg, dont la pratique est marquée par l'importance du contexte et du lieu dans lesquels leurs oeuvres vivent ; le travail contextuel de Marine me frappait forcément. En effet sa faculté de percevoir les différents paramètres d'un lieu me replongeait dans mon mémoire. Ayant toujours eu un attrait pour l'histoire sociale de l'art et plus précisément l'art contextuel, je ne pouvais qu'adhérer au travail de Marine.

Quelques mois plus tard, je devenais assistant de la galerie Espace Meyer Zafra, dirigée par Liliane Zafrani. Suite à une courte période de monstration de peintres figuratifs de l'Amérique Latine, l'art cinétique y a été promu durant près de 20 ans, servant ainsi à la célébration actuelle des artistes tels que Carlos Cruz-Diez, Jesus Rafael Soto, Francisco Salazar, Manuel Mérida ou César Andrade. Mais pour aller de l'avant en amont à cette longue aventure, la galerie souhaite promouvoir également la jeune création et tendra à proposer diverses formes artistiques.

Ce travail de recherche de nouveaux artistes m'a été confié, et c'est donc dans ce sens que j'ai proposé à Liliane Zafrani de réaliser une exposition personnelle de Marine Provost. Le changement est toujours compliqué à appliquer réellement, je savais que l'enthousiasme et l'intelligence que Marine a dans son oeuvre allait aider la galerie à entreprendre ce tournant.

Cette exposition est ainsi, tant pour Marine que pour la galerie, un retour à la peinture.

Romarcic, Bordeaux, 6 avril 2020

Messieurs,

C'est un bonheur d'avoir la possibilité d'échanger avec vous durant ce confinement. Romaric, tu sais toute l'affection et la confiance que je t'accorde. Ce projet au sein de l'Espace Meyer Zafra est l'occasion d'assumer et de travailler ce retour à la peinture. Renouer avec cette pratique est avant tout une permission de liberté et de plaisir que je me suis interdite depuis ma sortie des Beaux Arts il y a 10 ans.

Grégoire, nous nous sommes rencontrés lors de la fête d'anniversaire de notre amie commune, Célia Coëtte. Notre échange avait été riche et agréable, c'est le souvenir que j'en garde.

Pour l'exposition à venir, Romaric et moi avons convenu d'une pré-sélection de pièces : A l'entrée, à droite se tiendraient une petite dizaine de Poupées posées et suspendues. Sur le mur de gauche serait fixé le néon MF/FM. Après les Poupées, sur le mur de droite on trouverait une série de lignes.

Cet ensemble tiendrait dans la première pièce qui, dans l'idéal, aurait un sol en damier noir et blanc.

La seconde partie de l'espace serait plutôt dédiée à la peinture.

Depuis le 16 mars, je peins quasiment tous les jours.

Les premiers tableaux avaient tous pour sujet une moto (un autoportrait sur une Royal Enfield à l'acrylique sur une toile libre, Jean-Philippe Smet sur une Paloma à l'huile sur du bois entoilé et mes arrière-grands-parents sur une Triumph à l'huile sur du bois entoilé.)

Ensuite, j'ai eu envie, besoin de peindre à l'huile sur du bois entoilé (dans un premier temps en couleurs puis en noir et blanc) les visages de ceux avec qui j'avais partagé les derniers moments avant cet isolement. Il y a le dernier dîner, le dernier aimé et le dernier rendez-vous professionnel.

Depuis, je me suis attaquée à un grand format 195x130cm (châssis entoilé de chez Marin). Cette toile trône dans ma chambre depuis quasiment une année, vierge. Le prix qu'elle m'a coûté était à la hauteur de l'appréhension de la toucher.

La peinture en cours est réalisée avec de l'acrylique et présente un espace dans lequel j'ai eu plaisir à vivre, la salle de bain de mon ex-compagnon. Ex-compagnon qui se trouve au milieu de la toile, nu.

Une fois l'angoisse d'une contamination pour mes proches, le manque de visite du Louvre (c'est ma thérapie, j'y vais toutes les semaines) maîtrisés ce qui est devenu la focale de mon inconfort, est l'absence du corps masculin. Mon quotidien est fait d'hommes. J'aime les hommes, leurs élégances, leurs voix, leurs odeurs, leurs réflexions. Mes amis me manquent, leurs odeurs particulièrement. La peinture n'est peut être qu'un palliatif à cet amour du masculin. La térébenthine me rassure parce que son odeur m'englobe et ne me permet plus de penser à autre chose qu'à ce plaisir olfactif. Je voue un culte à la mécanique certainement pour les mêmes raisons.

Messieurs, à vous.

Marine Provost, Paris, 8 avril 2020

Chère Marine, Cher Romaric,

Je tiens tout d'abord à vous remercier pour cette invitation à échanger avec vous au sujet de cette exposition qui se prépare à l'Espace Meyer Zafra, la perspective des discussions à venir m'excite beaucoup.

Je trouve cela très intéressant que ce retour à la peinture que tu évoques pour la galerie, Romaric, corresponde à une dynamique similaire dans le travail plastique de Marine. Il est aussi exaltant que vous ayez choisi de rendre visible - palpable - ce passage, en introduisant au commencement de l'exposition des œuvres qui ont trait à la sculpture et à l'installation. D'autant plus que cette introduction fait montre de recherches liées à l'abstraction, et (entre autres) à l'art minimal, alors que ta peinture, Marine, renoue avec la figuration et des icônes du pop, comme la machine industrielle (ici la moto). Le fait que tu aies décidé de peindre Johnny Halliday accentue d'ailleurs tout cela. Pourriez-vous l'un et l'autre nous dire comment vous envisagez les liens qui inévitablement rapprochent ces deux moments, ces deux phases de recherches ? Les récurrences qui y sont à l'œuvre ?

J'aime le rapport charnel à la peinture que tu décris, Marine. Les odeurs envoutantes de térébenthine bien sûr, mais j'imagine aussi le plaisir du corps qui se confronte à la toile-écran, la plasticité de la matière encore pure potentialité, la lumière qui vient se nicher dans ses creux, la surface qui sèche et se craquelle. Je pense entrevoir comment cela peut venir soigner l'absence de relations humaines, et le manque qui en résulte. Pourrais-tu nous en dire plus à ce sujet ? Tu évoques un palliatif à l'amour du masculin, peux-tu nous dire comment se transpose ce sentiment dans ta peinture ? Et ce que cela implique - peut-être - pour la forme qu'elle prend sous ton pinceau ?

Dans l'attente de vous lire, je vous souhaite une très belle fin de journée,

Grégoire, Lille, 16 avril 2020

Cher Grégoire, Cher Romaric,

Heureuse de lire un nouvel élément à notre échange. Pardonne moi, je ne vois pas le lien avec le Pop'Art. La mécanique et la moto sont très présentes depuis le début dans mon travail.

La peinture de Jean-Philippe Smet est plus liée à une occasion qu'à un travail sur l'icône. C'est un membre des Hell's Angels (connu par Olivier Mosset) qui m'a proposé de participer à une exposition et l'édition d'un catalogue sur Johnny.

A une certaine époque, Johnny était un bel homme, libre et amateur de moto et c'est ce que j'ai représenté. Un homme désirable qui s'apprête à prendre la route avec sa valise et sa détermination. L'autoportrait sur la Royal Enfield est aussi une compensation, une envie de liberté physique (je considère la moto comme une prothèse, la possibilité d'un hyper-corps) et mentale. J'écoute depuis le début du confinement régulièrement des enregistrements de moteurs notamment de Mustang (Shelby) pendant une ou deux heures. Cette écoute est rassurante et relaxante. L'odeur de l'essence me manque mais je compense, comme pour les hommes par la peinture. La peinture est intimement liée à l'amour et à la carnation.

Messieurs, je vous souhaite une excellente soirée,

Marine Provost, Paris, 16 avril 2020

Bonsoir à vous deux,

Je suis heureux de voir que les échanges s'étoffent.

En effet, Grégoire, je pense que cette dynamique similaire qui existe pour Marine comme pour la galerie est essentielle à identifier. C'est une des raisons principales pour lesquelles je voulais absolument travailler avec toi, Marine. La présentation d'un passage physique et visuel de l'art abstrait, minimal à la peinture figurative au sein de l'espace même dans lequel l'abstraction et le cinétisme y ont régné pendant 20 ans était primordial selon moi.

La peinture figurative est un style qui se rapproche le plus de l'art abstrait, minimal, de par sa rigueur scientifique. En effet, comme tu le dis, Marine, dans ton intervention au sein de l'école d'ingénieur de Lyon, l'art et les sciences sont depuis longtemps liés. Comme tu le rappelles, les artistes sont depuis toujours avant tout des scientifiques. La composition d'un espace pictural ou le teint voulu pour un type de carnation précis par exemple requièrent davantage de maîtrise mathématique et scientifique que la réalisation de tant d'autres types d'oeuvres.

La rigueur que tu as, Marine, pour la composition et la perspective, notamment dans ta dernière oeuvre, l'homme nu dans la salle de bain, y est frappante. La similarité que tu évoques dans ton échange avec Florence Coccozza entre la figuration et l'art conceptuel et minimaliste est particulièrement intéressante. Tout comme l'intérêt que tu portes pour l'ouvrage de Florence de Meredieu (Histoire Matérielle et Immatérielle de l'art moderne), ouvrage qui m'avait été fortement conseillé par un homme de science, un chimiste américain devenu restaurateur pour le Louvre.

Mais au-delà de ce rapport entre art et science, ce qui m'intéresse davantage, c'est ce rapport thérapeutique que tu as. Par ta manière de t'exprimer, par tes mots, on comprend tout de suite que tu ne peux être sans l'art, sans la création d'oeuvres. Le fait que ton lieu de vie soit également ton lieu de création est particulièrement intéressant, révélant ainsi que ta vie ne peut se dérouler sans l'art. Le confinement que nous vivons actuellement, est selon moi une réelle chance pour tous les artistes, ce qui est d'autant plus prégnant chez toi, Marine.

L'aspect contextuel de la création d'une oeuvre a toujours été pour moi un trait prédominant dans l'interprétation d'une oeuvre ; étudier ton travail « peinturoconfinement » comme tu le dis est ainsi passionnant. Cette sérialité que tu as durant cette période est très intéressante. Comme nous tous, au début du confinement, cette envie de liberté était prédominante sur l'ensemble de nos besoins. Tes premiers tableaux où la moto règne avec force relèvent comme tu le dis de ce besoin de liberté. Il me semble, que ta première toile durant le confinement, te représentait assise sur une Royal Enfield. La vivacité des couleurs était encore présente, puis tout en gardant la moto comme sujet, tu es passée au noir et blanc. Ce passage au noir et blanc m'interroge. Suite aux autoportraits en couleur tu t'es tournée vers des portraits en noir et blanc. Personnellement, la première chose que j'oublie chez une personne que je n'ai pas vu depuis un certain temps est le visage, sa carnation ; est-ce aussi le cas pour toi, et est-ce pour cela que tu es passée au noir et blanc ?

Ce palliatif qu'est la peinture pour toi me passionne réellement, et j'ai hâte de voir tes prochaines oeuvres.

Je vous souhaite à vous deux une très bonne soirée,

Romarcic, Bordeaux, 17 avril 2020

Messieurs, Bonsoir,

Je vous remercie pour ces précédents échanges. Je vais essayer de répondre au mieux aux différentes interrogations.

Je défends l'idée qu'une œuvre d'art qui n'est pas vue, n'existe pas. En est-il de même pour un corps ? Ces figures me regardent. Je peins cet autre qui me rappelle que je suis en vie.

Trente deux années à croire que je ne suis qu'un pur esprit, ont laissé des traces dans ma chair. Mon corps est défaillant du fait d'avoir été négligé et parfois maltraité par autrui. Une double hernie discale, cervicale touchant le moelle épinière produit, en cas de stress ou d'épuisement, des épisodes paralytiques. Dans ces moments, à mon réveil, seuls mes yeux bougent. Le reste de ma structure n'est plus qu'un fantôme. Le corps est un véritable sujet, poids dans ma vie. En même temps, la première réalité qui fonde notre pensée est notre corps. Le mien est fragile et m'oblige à vivre dans l'instant.

J'avais jusqu'à présent autant de facilité à réfléchir que de difficultés à porter ma carcasse d'où, peut être, mon engagement dans une œuvre conceptuelle.

L'usage de la moto a bouleversé cette souffrance à être, cette difficulté à s'incarner. La machine, tenue fermement entre les cuisses, fait partie de vous. Vous faites corps. Cette puissante prothèse vous permet de vous déplacer à grande vitesse et contrairement à une voiture où l'habitacle vous enferme autant qu'il vous protège, rien ici ne bloque la communion avec l'extérieur, le monde. L'air, la lumière, les odeurs, la pluie, tout vous parvient. Tous vos sens sont en éveil et c'est avec eux que vous survivrez à cette prise de risque. On pilote avec cette sensualité, et non avec une réflexion. Les sons du moteurs, les odeurs de la gomme qui chauffe, les vibrations dans les hanches sont les éléments à considérer pour que cet hyper-corps fonctionne. Et pour que cette communion prenne, il faut connaître la mécanique, a minima. A l'oreille, vous pouvez localiser une défaillance. Le frémissement de ce tout, vous rend vivant.

La machine est toujours plus forte. Un jour, en rage, je monte sur l'engin. Il n'a fallu que quelquesmètres avant que je ne prenne le bord d'un trottoir et m'étale au milieu de la chaussée. J'étais dans ma haine et n'étais pas devenue la femme-machine. Piloter une moto c'est entrer en méditation.

Peindre aussi.

Piloter une moto, peindre et faire l'amour sont les trois vitalités qui me font oublier mon corps souffrant. Les motos me sont interdites tant que ces hernies touchent ma moelle.

Il ne me reste que la peinture et l'amour charnelle. L'isolement me coupe du corps d'autrui.

La peinture, seule rescapée, m'est encore permise.

[....]

[...]

J'ai gâché toutes mes relations amoureuses parce que j'avais l'impression que mes partenaires me faisaient perdre du temps, qu'ils m'empêchaient de peindre. Donc j'ai décidé de rester célibataire et d'assumer la peinture. Impossible pour moi de concilier pratique picturale et relation amoureuse construite. L'engagement pour l'un et l'autre ne peut pas être cumulable. Je dois choisir. C'est étrange mais le célibat me permet cette liberté.

Le minimal et le conceptuel sont très présents dans ma peinture. La construction des tableaux est très mathématique, tout ce qu'il y avait dans mon travail de sculpture est présent dans mes toiles mais sans que ce soit aussi visible. La peinture s'ajoute à mon travail précédant qui continue également. C'est un ensemble. Je m'autorise juste une nouvelle pratique, un vocabulaire supplémentaire. L'homme nu dans une salle de bains est une toile de format 193x130cm. La trame permettant la structure du dessin s'est faite par des segments de 5. Le centre du tableau (le croisement des diagonales) est au niveau du sexe du sujet tandis que le point de fuite est au niveau de son cœur. La surface aveugle noire derrière le corps est un clin d'œil à la *Vénus d'Urbino* de Titien et donc de Manet avec son *Olympia* qui cite Titien. Les couleurs sont aussi celles d'Hockney et la déformation du corps (je dessine très rapidement les contours de la figure sans me corriger, c'est au moment de la mise en couleurs et par la touche que les corrections se font) est en lien avec les œuvres d'Alice Neel, entre autre. Sauf que tout cela, personne ne le sait. Je ne le revendique pas. Plus besoin qu'on me trouve intelligente.

Les peintures en couleurs sont réalisées avec de l'acrylique, les noir et blanc sont à l'huile. Les deux matériaux se nomment peinture et pourtant ne convoquent pas du tout la même technique, ni la même temporalité. La première sèche vite et permet de couvrir une couleur par une autre tandis que l'huile est tendre, souple sur plusieurs jours. Cette seconde manière de faire permet le flou, le fondu de la première touche dans la deuxième puis la troisième. Mon souvenir des visages pré-confinement est partiel. L'exact carnation de ces hommes est primordiale et impossible à retrouver. Cher Romaric, nous sommes tous les deux dans le même cas, notre souvenir de la couleur de la peau de l'autre s'efface du souvenir. Avant de te peindre en noir et blanc, j'ai réalisé un premier portrait de toi en couleur, tout me convenait sauf la couleur de ta peau. Donc, ce portrait n'existera pas. J'essaie, durant cette délicate période, de peindre des images avec lesquelles je peux vivre.

Lorsque mon corps de 180 cm se mesure à une toile de 193cm, le temps se dilate. L'espace est défini et maîtrisé par mes calculs mais, comme sur une moto, le plaisir du dessin, me saisit. J'ai un modèle, souvent une photographie que je vais regarder millimètre par millimètre et ma main va retranscrire sur la toile, ce regard. Quand je peins, je peins de l'abstrait, des variations de couleurs, des touches qui se succèdent et ne découvrent la forme qu'en fin de séance.

Le fait d'être artiste est de l'ordre de la nécessité.

Pour moi, le premier artiste est Persée, dans la mythologie grecque. La Gorgone, si on la regarde en face, nous transforme en statue de sel, nous pétrifie. Persée, par un miroir, par un reflet sur son bouclier, peut voir. Il peut supporter l'image de la Gorgone et ainsi la maîtriser, en lui coupant la tête. La Gorgone c'est le réel, si on s'y confronte directement on est pétrifié, on ne peut plus rien faire. Persée est un artiste, il passe par une représentation pour se confronter au réel. L'art pour moi c'est ça, c'est être Persée. Et là, l'urgence c'est de survivre à l'isolement et au virus. L'art est un palliatif indispensable.

Pour compléter le lien que j'ai avec la mécanique je vous transmets ce petit texte écrit en début d'année 2020 :

SUR LA ROUTE

Le domaine automobile me fascine. A l'heure où la transition énergétique est de mise, cette sentence résonne comme une absurdité. Pourtant la mécanique du moteur à explosion a été durant des décennies gage de liberté pour le plus grand nombre. La logique et la simplicité de ces moteurs a permis au plus modeste de réparer sans cesse la voiture familiale. Chose impossible aujourd'hui où le bon fonctionnement de votre engin dépend des savoirs d'un ingénieur. Cet ingénieur a mis à la disposition du garagiste la mallette qui permettra la connexion au système électronique. Sans mallette pas de diagnostic. Sans diagnostic pas de réparation. Sans réparation pas de déplacement. Prise d'otage technologique. L'électronique de nos moteurs est associée à la connectivité. Plus aucune chance de se perdre de nos jours. Le GPS nous permet de garder notre cap sans risque de découverte. On ne se perd plus mais on ne nous perd plus non plus. Liberté contrariée. La bande à Bonnot n'aurait pas été aussi performante sans ses rutilantes, on se souvient du premier braquage en automobile rue Ordener en 1911. La fuite d'opposant politique, les grèves à Miafiori des ouvriers de l'usine FIAT en 1943 contre le régime fasciste, les grèves de 1936 des ouvriers de Renault, notre histoire moderne est marquée par cette révolution qu'est le moteur à explosion. La mécanique simple assurait une forme de liberté. Tout engin ayant un moteur de ce type est amené à disparaître à moyen et long terme. Mon travail anticipe la nostalgie de ce monde lié au pétrole.

Je vous souhaite une excellente soirée.

Marine Provost, Paris, 18 avril 2020

Messieurs,

Un petit complément à la lettre d'hier soir. Je vous souhaite un excellent dimanche et vous espère en grande forme!

J'aimerais juste apporter une petite précision. Le dernier mail envoyé traite de ma condition. Cet échange n'est évidemment pas une psychanalyse mais il me semble qu'il est nécessaire de passer par une considération du corps (de la personne) de l'artiste pour saisir les enjeux d'une œuvre surtout quand celle-ci mute. Un artiste se représente toujours lui-même. Toutes les œuvres ne sont que des autoportraits. N'ayant que peu de pouvoir sur mon corps la seule chose que je pouvais maîtriser était ma réflexion. C'est aussi pourquoi j'aime autant la mécanique, on peut toujours réparer, il y a toujours une solution. C'est logique et certains.

On a souvent le défaut de ses qualités. Ce qui me réjouissait dans ma manière de faire de l'art c'était la jouissance de la maîtrise intellectuelle. Mes précédents travaux sont extrêmement construits, réfléchis, tout est justifiable (le choix des matériaux, les références historiques, scientifiques, philosophiques, etc) jusqu'à l'extrême. J'avais l'idée de l'œuvre puis je la sous-traitais.

Là, la nécessité passe par un lâcher prise. Je dois accepter de ne pas comprendre ; la situation, la gestion de celle-ci, pourquoi ce corps lâche, etc. Mon ami Guillaume Linard-Osorio qui est le seul à me faire un retour sur les choses, m'écrivait l'année dernière ceci :

« En gros je trouve qu'il y en a sous la capot, mais que ta façon de penser tes pièces est trop immédiate, qu'elles sont souvent trop collées à ton centre d'intérêt et il manque un degré de lecture entre ton sujet et tes productions. Sans doute as-tu trop besoin de comprendre pourquoi tu fais ça ou ça, ou d'expliquer tes choix. Or c'est dans le doute et les questions qu'on trouve le mieux à se cultiver, puisqu'on apporte soi-même les réponses. Tu dis à juste titre que les GPS nous empêchent de nous perdre (et sous-entends que c'est en se perdant que l'on découvre) - c'est à mon sens le principe même de la culture. Permetts-nous donc de nous perdre et, par-là, d'interpréter ton travail ! Bref. Tu devrais dans ta production poser davantage de questions, quitte à te paumer toi-même. »

Et pour être plus triviale, il se pose la question du budget et du stockage des œuvres.

La peinture me permet d'être indépendante, de ne pas dépendre de financements extérieurs, de lieux d'exposition, etc. Les toiles, une fois roulées ne prennent que peu de place. Ces facteurs comptent. Quand une œuvre coûte plusieurs centaines ou milliers d'euros à produire, on n'a pas le droit à l'erreur. Là, je peins, je rate, j'efface, je déchire, j'expérimente quasiment sans le souci de l'argent. L'urgence fait naître le besoin de la figure masculine, de la pâte (peinture comme cambouis comme terre, matériaux tangible, coloré et odorant) et le consentement à l'incompréhension

Marine Provost, Paris, 19 avril 2020

Chère Marine, Cher Romaric,

Plusieurs jours se sont écoulés depuis ton dernier message. Il m'a fallu le temps de la digestion - parfois le silence se fait nécessité - et je me rends compte que ce processus n'est pas encore terminé... le sera-t-il un jour ?

Je ne me risquerai pas à te faire une réponse, pas tout de suite, mais j'aimerais réagir. Réagir, car ce que tu décris me touche, dans mon intimité la plus profonde.

Honnêtement je ne pensais pas, en commençant ces échanges, être amené sur ce terrain là, mais tu nous y conduits, j'en suis heureux, et m'y engouffre avec plaisir.

Le fantasme du pur esprit libéré de toutes contraintes bassement matérielles... je me suis aussi bercé de cette illusion, trop longtemps peut-être ? Où commence cette dichotomie ? Chez les grecs peut-être... un long voyage, avec le relai cartésien. On y est encore trop souvent plongés. Mais le corps toujours se rappelle à nous, parfois durement, parfois dans la délectation.

Je travaille en ce moment sur une exposition Paul Klee, qui eût cette phrase extraordinaire : tout « [filtre] goutte à goutte à travers le cerveau »... quoiqu'on essaye d'y faire, cela paraît inexorable. Et pourtant, persistent des souvenirs, brefs, incertains, d'instant précieux où la raison semblait s'être retirée. Ces instants, que j'aime rapprocher d'expériences de vision, sont à mon sens liés à l'intuition. Quand corps et esprit ne font plus qu'un - finalement - pour laisser jaillir la vie, hors des calculs, pensées articulées ou raisonnements complexes. Cette unicité de la vie, c'est ce que cherche la méditation, ce que l'on peut sans doute ressentir sur une moto, ce que tu dis trouver dans la peinture. Alors, dans un environnement contraint (le tapis de sol, la route ou la composition picturale), peut naître un sentiment d'intense libération.

Mais cette libération, cette intuition, comment la vis-tu en retranscrivant l'image millimètre par millimètre ? N'y a-t-il pas un moment où la main tente de s'évader ? Comment expérimentes-tu ce « lâcher-prise » que tu évoques ? Laisse-tu de l'espace à l'imprévu ? Je te pose cette question car elle résonne aussi dans ma pratique de l'écriture : il y a quelque chose de paradoxale à vouloir libérer la plume en cherchant à dire.

Je vous souhaite à tous les deux une excellente soirée et espère que vous vous portez bien.

Grégoire, Lille, 28 avril 2020

PS : je vous partage un poème que j'ai terminé hier soir... il est centré sur cette question de la vision, et part de la phrase de Klee. Une nouvelle tentative ratée de libération de l'écrit.

Voir

Tout passe
goutte à goutte
à travers mon cerveau.
Ruisselle au filtre de ma conscience
et jamais ne demeure.

La raison
inlassablement
fait obstacle à la vision.
Et je reste aveugle
au monde
à l'autre
et puis à toi
que je regarde sans cesse
sans jamais parvenir à voir
vraiment.

Tout filtre goutte à goutte à travers ce foutu cerveau, toujours,
inlassablement, flic, flac, un tamis de rationalité, flic, flac, qui sans
cesse analyse, analyse, analyse, construit pour mieux réduire, et
pas moyen d'en sortir. Flic. Flac. Floc. La vie trop consciente, par
la connaissance seule.

Angoisse.

La conscience est un cimetière pour la vision.
La confiance, cimenterre d'étain pour l'évasion.

Reste le doute.

Un jour,
quand mon regard sera épuisé,
peut-être commencerai-je à voir.
Ou bien faut-il que je meurs
avant ?

Grégoire Prangé
Avril 2020

Chère Marine, Cher Grégoire,

Cela fait maintenant de nombreux jours que je ne réponds plus. Comme tu le disais Grégoire, il a fallu un temps certain de digestion - d'appréhension de l'ensemble des propos que vous avez tenu.

Aujourd'hui encore, les mots me manquent, le confinement est une épreuve difficile. À de nombreuses reprises je me suis trouvé en face de mon écran à lire vos mails afin de pouvoir trouver une réponse à vos propos. Après deux heures de réflexion, sans un seul mot à écrire, je me suis installé sur un sofa, un casque audio sur la tête écoutant *Cigarettes After sex* et me voilà centré sur moi-même, prêt à écrire quelques mots.

Habituellement au centre d'un espace d'exposition dans lequel je côtoyais l'art tous les jours, aujourd'hui, cela paraît un lointain souvenir. L'art me manque. Je vois néanmoins des images d'oeuvres tous les jours mais l'image numérique ne peut remplacer l'oeuvre réelle. Ce rapport physique à l'oeuvre me manque. Marine, comme tu le dis dans ton allusion à Persée, l'art aide à se confronter au réel, et sans ce rapport à l'art, il est très compliqué pour moi en ces temps de me confronter au réel. Dans cette époque illusoire, le réel est de plus en plus compliqué à percevoir.

Une galerie est un espace merveilleux où l'art y règne constamment, mais également l'échange humain. Ces échanges me manquent terriblement. La transmissions de savoirs, d'idées, de réflexions, de points de vue me manque. Pour moi ces échanges autour de l'art et autour de notre monde est une liberté, comme l'acte de peindre ou d'écrire peut l'être pour vous.

Marine, l'avis de ton ami Guillaume Linard-Osorio est particulièrement intéressant dans le fait qu'il relève ton besoin d'expliquer tes choix.

Ayant pu échanger avec de nombreux artistes, les cinétiques sont ceux qui parviennent le plus facilement à expliquer leurs démarches et les raisons pour lesquelles ils créent telle ou telle chose. Cela est, je pense, dû à leur affiliation à la science. Auparavant, j'ai pu rencontrer de nombreux artistes qui ne parvenaient pas à expliquer leurs créations. Je pense notamment à un artiste allemand abstrait, Matthias Reinmuth. Elève de Georg Baselitz, il a réalisé une exposition à la galerie Bendana Pinel Art Contemporain dans laquelle je travaillais. Avant chaque vernissage les artistes nous faisaient un petit tour de la galerie pour nous expliquer leurs oeuvres afin qu'on puisse retranscrire leurs démarches aux spectateurs. Je me rappelle de ce moment avec Matthias Reinmuth durant lequel, le galeriste, la directrice et moi-même restons dans la plus grande confusion face à ses quelques propos. Ayant conçu un texte poétique afin de présenter son exposition, l'artiste, timide, semblait gêné de ne pouvoir expliquer méthodologiquement son oeuvre. Pourtant la force de ses oeuvres était bien là. Le seul moment où il parvenait à lâcher prise semble être quand il peint. Ses toiles transmettaient cette liberté.

Cette liberté semble être déjà présente dans tes peintures, Marine, mais après avoir vu tes toiles abstraites, je pense que ce lâcher prise est encore plus marquant, n'est-ce pas ? Le passage à l'abstraction est encore une autre étape qui traverse ton aventure peinturo-confinement, est-ce dû à l'absence de plus en plus accru du corps dans ton environnement ?

Je vous souhaite à tous les deux une bonne soirée, et j'espère que vous vous portez bien.

Romarcic, Bordeaux, 10 mai 2020

Messieurs,

Je vous remercie d'avoir accepté cette intimité et d'avoir partager la votre en retour. Nous avons visiblement des points en commun très ancrés.

Grégoire, ce poème résume assez bien le conflit.

Suite à nos échanges, une articulation s'est faite dans mon travail.

Deux semaines avant le début du déconfinement prévu le 11 mai, ma vitalité s'est modifiée. Essayant de survivre à cette situation par une forme de déni et par l'ivresse d'un travail constant, j'ai pu foncer tête baissée jusqu'à ces deux semaines. La préparation à un retour à la liberté conditionnelle a été beaucoup plus douloureuse et angoissante que l'enfermement. Ces deux dernières semaines ont permis une transformation de mon travail, le passage de la représentation à la présentation.

C'est idiot, quasi scolaire mais si important. J'ai tenté de garder le souvenir visuel du monde qu'on nous refusait puis ne pouvant plus m'y référer (les souvenirs s'effacent très vite) ma pratique a basculé.

Après ta dernière réponse Grégoire, j'ai fait une toile avec une femme nue, allongée au bord d'une piscine. Le corps coupé à la taille occupe la moitié de la toile, l'autre moitié étant dédié aux reflets de l'eau.

J'ai pris beaucoup plus de plaisir à « chercher l'eau » qu'à effectuer le corps. L'un était l'application d'une technique et l'autre sa recherche. La toile qui a suivi n'était plus que consacrée à la recherche et la suivante, ainsi de suite. Cette fin de réclusion est dédiée à des recherches abstraites et au lâcher prise. En vain.

Passer de la représentation à la présentation, de la théorie à la pratique. A faire maintenant sur la toile comme dans la vie.

A vous.

Marine Provost, Paris, 13 mai 2020

Chère Marine, Cher Romaric,

Le confinement est maintenant terminé depuis plus d'une semaine, mais les jours passent et se ressemblent. Rien n'a changé, ou presque. Et le flou englobant les mois à venir rend la situation d'autant plus douloureuse. J'espère que vous pouvez toutefois sortir de chez vous, voir des amis, vivre à nouveau, ou faire comme si.

Romaric, je suis comme toi. L'art me manque dans sa physicalité. Je n'en peux plus des formats numériques dont on nous gave tous les jours. Je participe pourtant à cette overdose collective, frénétiquement. Mais tout cela me semble vain. Une amie très chère m'a envoyé une lettre récemment, et en une phrase résume bien ce sentiment : "Temps suspendu au contenu numérique, là où l'essentiel se passe ailleurs." Je souffre de cette absence.

Marine, encore une fois j'aime ce que tu écris. Passer de la représentation à la présentation, c'est sans doute le grand défi de l'art... accompagner l'avènement d'une forme, danser avec elle. Pour décrire cela on parle souvent de révélation. Derrière ce mot grandiloquent se cache une idée merveilleuse : l'artiste n'est pas demiurge imposant la forme à la matière, mais plutôt partenaire attentif, et l'œuvre naît dans l'échange. Comme tu le dis justement, cela n'est pas valable que pour la peinture, mais doit résonner dans nos vies. Accepter de lâcher prise - perdre le contrôle - pour mieux écouter, et nous relier.

J'ai hâte de voir où ces recherches te mèneront, et comment le déconfinement viendra dialoguer avec ta peinture.

Je vous souhaite à tous deux une très belle fin de journée,

Bien à vous,

Grégoire, Lille, 21 mai 2020

Chère Marine, Cher Grégoire,

Près de deux mois après l'enfermement, je suis de retour à Paris pour reprendre une activité qui semble normale aux premiers abords.

L'activité de la galerie reprend doucement son rythme. L'exposition qui devait être décrochée avant le confinement est encore partiellement présente. Entre oeuvres exposées et caisses présentes pour emballer les oeuvres, la fermeture précipitée de l'espace est encore aujourd'hui prégnante dans notre salle d'exposition.

Toutes ces recherches dans le domaine culturel pour pallier au confinement ont été, pour moi, motivantes et pleines d'espoir. Mais, alors que durant le confinement je cherchais également des solutions pour le développement de la galerie, le déconfinement oblige à stopper partiellement cette recherche. La réouverture de la galerie oblige à reprendre l'ensemble des tâches administratives et comptables qui n'ont pas pu être entièrement réalisées durant le confinement.

Confiné deux semaines auparavant je vous partageais un certain mal-être dû à cette situation. Finalement, Marine, je suis comme toi, le retour à la liberté conditionnelle a été beaucoup plus douloureux que l'enfermement. Cette absence de l'art dans sa physicalité que nous partageons, Grégoire, n'est pas disparue comme je l'espérais avec ce déconfinement. Un passage dans diverses galeries et musées me semble nécessaire et cela sera fait très rapidement. Peut-être que ce retour à la liberté conditionnelle sera moins douloureux. Je l'espère.

Marine, je suis impatient de pouvoir être confronté physiquement à tes oeuvres.

Je vous souhaite une agréable fin de journée.

Romarc, Paris, 24 mai 2020